

ASEXOLOGUE (1)

Daniel Foucard

.....

Ma seule vraie compétence de psychothérapeute reste la postsexualité. J'ai bossé en ligne, j'ai zoomé et décodé, traîné aux Archives nationales, enquêté micro en main, sondé à coups de questions pièges, on peut maintenant dire que j'en connais un paquet, comme dit Sven, ma pote de promo. Dans un sens, j'ai inventé une spécialité, celle d'un arpenteur, d'un défricheur même. Quand mes collègues sociologues cherchent à caractériser la sexualité contemporaine dans toute sa diversité et selon tous ses aspects les plus techniques, ils s'adressent à moi, cherchent ma caution. Je passe pour le spécialiste des coucheries à droite à gauche, des partouzes, des queutards et des nymphos, de l'injaculation démographique et du pegging, des incels bicurieux et des femcels chemsexers, dont on me demande chaque jour la définition précise comme si j'avais inventé ces mots. Non que les infos manquent sur le réseau mais, selon eux, j'en connais beaucoup plus que n'importe qui puisque j'annonce la suite du programme : l'abandon du tropisme sexuel.

J'ai effectivement dû recenser par le détail tout ce qui avait trait à la reproduction et au plaisir sexuel, récolte ennuyeuse car on se goure complètement si on s'imagine qu'elle est un rien inspirante. La liste des sexualités est assommante, tellement dans l'imitation forcée de la surconsommation et du surtravail. La part des employés du tertiaire alignant des chiffres est devenue si prépondérante que les usages sexuels de toute la société s'y sont conformés. Mes groupes par affinités, mes ensembles hétéroséxués et mes catégories homosexuées génèrent une comptabilité où se rangent ce qu'on peut faire ou pas, ce qu'on doit absolument savoir faire, ce dont on peut se passer, etc. Vision complètement déréalisante des rapports amoureux. Solder ce tableau par une thèse sur la postsexualité était un jeu d'enfant tellement on réclame l'échappatoire. Et puis, il y a les trucs du métier. Quand le relâchement général semble démultiplier les possibilités sexuelles, il suffit de dire qu'elles rétrécissent. Ne parle jamais d'emballlement, d'émancipation ou de révolution, parle de régression. Écris que les gens ne veulent plus, n'osent plus, écris les mots abus et contamination, bestialité et luxure, abstinence et chasteté, devoir et fidélité, clos le débat.

Le sexe et la régression ont toujours fait bon ménage. Rassure celles qui redoutent la débauche intégrale, à l'inverse, inquiète ceux qui crient victoire devant l'avalanche pornographique en libre accès. Écris : offre sexuelle gratuite = déclin de la fornication, on comprend tout de suite le sens de la formule, personne ne t'en demandera le détail. C'est presque trop simple. Peu importe qu'on se passe de sexualité ou non, tant que la société ne fait pas faillite, je veux dire économiquement, tant que les bons résultats de l'activité épousent les contours d'une sexualité multifonctionnelle. Y a-t-il quelque chose qui change quand même ?

Oui, des choses changent. Les progrès de la reproduction in vitro autant que les agrégats de solitudes et les crises sanitaires à répétition commencent à faire douter de la nécessité de s'approcher, de se rencontrer, donc de coucher. En outre, plus besoin de partenaires sexuels variés pour assurer la diversité du patrimoine génétique, rien ne suppose plus qu'on se mélange, les labos se chargeant de ladite diversité tandis que notre peur des autres se charge du reste. Où placer la régression dans ce tableau-là ? Je l'ignore.

#jeveuxquemapoesiepuisseetreueparunejeunefillede14ans